

Comme M. de Flavigny achevait de parler, Justin, qui regardait à travers les vitres d'une croisée de la chambre, poussa une exclamation de surprise et même d'effroi.

Bénédict s'élança vers lui.

— Pourquoi ce cri, Coquelicot ? lui demanda-t-il.

— Parce qu'on vient d'ouvrir mystérieusement la porte de la cour, capitaine.

— Qui donc ?

— Un homme qui s'est glissé à pas furtifs jusque sous cette fenêtre. Il a paru examiner la maison, et il s'est enfui après avoir remarqué que je le regardais.

— Quel homme était-ce ?

— Je n'ai pu distinguer son visage, et je n'ai bien vu qu'une chose dans son costume : un bonnet rouge dont il était coiffé.

Cette particularité était de nature, dans le temps où l'on vivait, à faire concevoir de graves inquiétudes. Le comte, la comtesse, Blanche et Raoul parurent consternés.

— C'est un espion, sans doute, dit le père Cazeaux. C'est quelque délateur qui soupçonne et s'apprête à dénoncer. Que faire, mon cher Bénédict ?

Le capitaine ouvrit la fenêtre, et parcourut d'un regard circulaire toute l'étendue de la cour.

— Personne, dit-il. L'homme en question est sans doute dans la rue. Justin et vous, père Cazeaux, tâchez de le rejoindre. Arrêtez-le et amenez-le-moi.

— Et si nous ne le trouvons pas ? demanda Coquelicot.

— Vous reviendrez au plus vite et vous ferez faction dans la cour, sur le seuil de la maison. J'y serai moi-même dans un instant.

Les deux volontaires nationaux saluèrent et souriant en courant.

— Il ne faut pas que cet incident vous tourmente, reprit l'aide de camp. Il y a, je le sais, dans Cholet des patriotes exaltés, des démagogues ardents. Mais aussi toute l'armée de Mayence y bivouaque, et j'ose vous répondre que, tant que je vivrai, nul n'osera vous jeter en prison là où commande le général Kléber. Le général, qui a défendu, sous peine de mort, le pillage dans la ville, saura bien écarter le péril qui vous menace. Il n'ignore pas toute l'affection que m'inspire la famille de Flavigny, et je suis sûr qu'à mon appel il s'empresera d'accourir pour étendre sa protection sur vous.

— Nous craignons moins pour nous que pour vous, capitaine. Nous nous attristons, en effet, à la pensée que notre présence en ces lieux vous compromet gravement.

— Hélas ! oui, dit la comtesse. Il y a, paraît-il, une loi des suspects, au nombre desquels sont compris ceux qui secourent les Vendéens.

— Il en existe une autre, madame, répondit l'aide de camp. C'est la loi de charité qui émane de Dieu. Toute âme au fond de laquelle elle est écrite brave sans peine les plus rigoureux décrets. Du reste, nous nous alarmons peut-être à tort, ajouta Bénédict. L'homme qui s'est introduit tout à l'heure dans la cour était, je pense, un voleur plutôt qu'un espion. Le bonnet phrygien n'est pas un certificat de probité. Il peut couvrir la tête même d'un larron.

— N'importe ! dit M. de Flavigny ; il convient que nous retournions au plus vite vers les Vendéens.

— Une voiture est retenue. Elle viendra vous prendre avant le jour.

— Et le sauf-conduit ?

— Le général a promis de me le remettre bientôt.

La comtesse était assise, elle se leva. L'humilité de ses vêtements n'enlevait rien à la douce majesté de son visage et de sa taille. Elle s'approcha du capitaine, dont l'âme palpita secrètement.

Monsieur, dit-elle avec un accent mélodieux et triste, c'est peut-être la dernière fois que nous nous voyons. De grands malheurs planent dans l'air au-dessus de l'armée royale et catholique, ils éclatent déjà. Ma famille et moi nous ne sommes pas sûres du lendemain. Avant de vous dire adieu, laissez-moi vous donner un témoignage d'affection, une marque de

bon souvenir. Vous avez bien mérité cela. Prenez et pensez à nous.

La comtesse détachait de son cou un médaillon encadrant une miniature ; elle l'offrit à Bénédict. Cette miniature représentait deux têtes charmantes, deux visages délicieusement peints, portraits frappants de madame et de mademoiselle de Flavigny. Aucun don ne pouvait avoir autant de valeur à ses yeux. En le recevant, il sougit de bonheur et fut tenté d'y appuyer les lèvres, mais il se contint, craignant de paraître y attacher un trop grand prix.

— Et moi aussi, dit vivement Blanche, je veux faire un petit cadeau à notre bon et magnanime ennemi.

Imitant la comtesse, la jeune Vendéenne tendit à Bénédict un autre médaillon, contenant les portraits de M. de Flavigny et de Raoul. Puis elle fixa sur lui un regard étrangement observateur.

— J'ai le culte des souvenirs et de tout ce qui les consacre, répondit Bénédict d'une voix qui tremblait un peu. Ce n'est pas la première fois que madame et mademoiselle de Flavigny m'accordent une touchante faveur. Il y a quelques années, à la ferme de la Bénardière, j'ai reçu d'elles un portefeuille et un bouquet. Les voici.

Presque aussitôt il montra les chèques dont il parlait. La comtesse se souvint qu'elle avait écrit quelques mots sur une page du portefeuille. Blanche, elle, examina les violettes fanées, et déclara qu'elle les reconnaissait parfaitement.

— Ces objets précieux ne m'ont jamais quittés, reprit le capitaine. Je suis superstitieux, et je les ai toujours considérés comme deux talismans qui devaient me protéger. Les médaillons que voici ajouteront encore leur heureuse influence à celle du portefeuille et du bouquet. Aussi, désormais me voilà invulnérable.

Blanche, qui n'avait pas un seul instant détourné son regard des yeux de Bénédict, y vit rayonner un tel éclair de tendresse qu'elle eut comme une révélation : elle resta convaincue que l'officier républicain savait depuis longtemps qu'il était le fils de la comtesse de Flavigny.

— Et il a toujours gardé le silence ! pensa-t-elle avec enthousiasme. Ah ! cela est admirable !

Elle se sentit agitée d'un frémissement ineffable, qui la surprit ; mais elle ne chercha point à s'en expliquer la cause. Un bruit confus du dehors vint d'ailleurs s'emparer de son attention.

— Serait-ce la voiture qui arrive ? demanda le comte attentif.

— Je ne crois pas, répondit le capitaine, qui se montra inquiet.

— Je crois entendre le froissement des armes, reprit Blanche en pâissant.

— On vient pour nous arrêter, murmura Raoul.

— Silence ! dit Bénédict. Laissez-moi faire, et ne sortez pas !

Il s'élança hors de la chambre, descendit rapidement l'escalier et arriva dans la cour. Là, il se trouva en face d'une vingtaine de sans-culottes, vêtus de carmagnoles, coiffés de bonnets rouges, armés de piques. Ils exigeaient à grande cris qu'on leur laissât fouiller la maison. Le sabre à main, le père Cazeaux et Justin refusaient de leur livrer passage, quand parut l'aide de camp de Kléber.

— Que veut-on ? demanda-t-il sèchement.

— Arrêter la famille de Flavigny et la conduire en prison.

— Avez-vous un ordre formel d'arrestation ?

— Il n'en est pas besoin ! Tous les royalistes, tous les Vendéens sont hors la loi.

— Ce n'est pas mon avis, répliqua Bénédict en s'animant, et nul de vous n'entrera sans un mandat régulier.

— De gré ou de force, nous aurons les aristocrates qui se cachent ici !

Le capitaine fit claquer la détente de deux pistolets, ceux du comte de Flavigny, dont, avant de descendre, ils s'étaient armés.

— Essayez, dit-il avec une terrible expression d'audace et de défi.